

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

170 | 2004

Espèces d'objets

---

## Itinéraire biographique d'une bouteille de cidre

Thierry Bonnot

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24809>

DOI : 10.4000/lhomme.24809

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 139-163

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Thierry Bonnot, « Itinéraire biographique d'une bouteille de cidre », *L'Homme* [En ligne], 170 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24809> ; DOI : 10.4000/lhomme.24809

---

# Itinéraire biographique d'une bouteille de cidre

Thierry Bonnot

CET ARTICLE se propose de montrer comment l'étude de la biographie d'un objet peut permettre aux sciences sociales d'appréhender la question du matériel dans la société, et notamment le processus de construction d'un patrimoine collectif<sup>1</sup>. Les multiples investigations menées ces dernières années par l'ethnologie dans le vaste domaine de ce que les Anglo-Saxons nomment *material culture* – mais qu'il me paraît difficile de traduire littéralement par « culture matérielle » – ont permis de diversifier les points de vue sur les objets dans les sociétés humaines, en dépassant les perspectives classiques visant soit les accessoires plus ou moins obsolètes de la vie quotidienne dite traditionnelle, soit les objets de culte, ou encore les œuvres d'art, et en s'attachant à traiter des objets en tant que choses individuées, dont les usagers connaissent, ou réinventent et narrent l'histoire, auxquelles ils attribuent des valeurs – dans toute la richesse polysémique de ce terme –, qu'ils utilisent au-delà de leur fonction initiale, se les appropriant par la pratique, et affirmant leur propre statut social à travers leur mise en système. Les ethnologues ont entériné l'idée d'« une vie sociale des objets » (Appadurai 1986), indissociable de celle des individus et des collectifs qui les manipulent matériellement et symboliquement. Ayant mené une enquête sur ce questionnement central du statut social des objets en m'appuyant sur un ensemble de récipients céramiques utilitaires devenus – entre autre – objets de musée, j'ai tenté de saisir le plus complètement possible la fluctuation de la valeur des choses en retraçant des biographies, des histoires de vie d'objets banals (Bonnot 2002). Le

1. Cette réflexion a servi de base à une thèse intitulée *Trajectoires d'objets entre industrie et collections : les poteries de grès de la vallée de la Bourbince en Saône-et-Loire*, soutenue sous la direction de Jean Bazin en mars 2000 (Paris, EHESS).

parcours géographique et symbolique d'un objet, pour peu qu'on puisse le saisir dans ses moindres rebondissements historiques, offre à l'ethnologue un moyen particulièrement efficace d'analyser les enjeux et constructions sociales en œuvre, par exemple, dans la production de ce qu'il est convenu de nommer le patrimoine. Ce type de travail sur les accessoires matériels de la vie sociale nous confronte évidemment à l'étroite contiguïté entre l'histoire et l'ethnologie, deux disciplines qui ne peuvent ici que s'enrichir de leurs apports respectifs. Elles peuvent l'une et l'autre retracer la biographie d'un artefact, en traitant des archives, des indices matériels, des hypothèses techniques, sans négliger pour autant les discours sur l'objet en question qui donnent accès aux représentations sociales et symboliques, en considérant les pratiques liées aux objets eux-mêmes, et en s'attachant à mieux saisir les liens existant entre les artefacts matériels, les individus et les collectifs.

## Une trouvaille archéologique en Basse-Normandie

L'écomusée du Creusot-Montceau (Saône-et-Loire) a engagé depuis quelques années l'étude approfondie, historique, technique et ethnologique d'un secteur d'activité particulièrement prospère localement aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'industrie céramique. Ce travail de recherche pluridisciplinaire a permis de constituer une base de données archivistique et une importante collection d'objets, tout en développant un réseau informel, à l'échelle nationale, de chercheurs, de musées et d'industriels concernés par l'histoire de cette activité. Cet écomusée est devenu un lieu de référence – parmi d'autres – pour la connaissance des sites de production, de la typologie des produits, des savoir-faire et des techniques mécanisées de fabrication céramique pour la période industrielle. Au début de l'année 1999, c'est donc au titre de centre de ressources documentaires sur ce thème du patrimoine céramique que l'écomusée a reçu une lettre circulaire émanant du Service régional de l'archéologie de Basse-Normandie, datée du 5 novembre 1998 et envoyée à différents centres de recherche et musées. Le courrier était ainsi libellé :

« Madame, Monsieur, je me permets de vous solliciter afin d'achever une étude relative à l'analyse partielle d'une église du Perche (canton de Mortagne, dans l'Orne). Une baie de cet édifice était obstruée, entre la mi-XIX<sup>e</sup> et le début XX<sup>e</sup> siècle par un ensemble de céramiques et deux bouteilles en verre dont certaines portent des estampilles. Ce sont notamment ces récipients estampillés qui motivent ce courrier. En effet, nous recherchons les lieux de production de deux bouteilles glaçurées et d'une bouteille en verre. Les estampilles des flacons glaçurés sont signées (cf. photocopies jointes) : Le Montet et La Valteuse ; L & Cie, pour l'une ; LC & (/// lettre non lisible) pour l'autre. [...] Aussi, nous vous serions reconnaissants, si vous aviez dans les col-

lections ou les archives que vous conservez des indications susceptibles de pouvoir compléter ce dossier. »

Cette demande écrite énonce clairement le statut attribué aux objets par l'archéologue, et, partant, la position épistémologique des artefacts dans la structuration des savoirs de l'archéologie. Dans le cadre de l'étude partielle d'un monument, c'est-à-dire en vue de rédiger la biographie de l'édifice – quand et par qui a-t-il été bâti, quelles modifications a-t-il subi et à quelle date, etc. – l'archéologue collecte des éléments d'information sur des objets a priori hors contexte, des objets mobiliers insérés dans l'immobilier. Dans une logique métonymique, la partie renseigne sur le tout : l'histoire d'un élément ou d'un ensemble d'éléments composant le bâti est censée éclairer l'histoire du bâti lui-même. Respectant les outils méthodologiques habituels de sa discipline, l'archéologue tente d'apporter de la richesse biographique aux choses parties d'un tout, afin d'enrichir la valeur scientifique de ce tout.

## Un objet anonyme

Trois documents photographiques étaient joints à ce courrier, qui nous donnaient, d'une part, la forme et le profil des objets en cause, d'autre part les marques de fabrique estampillées sur ces bouteilles. Le croisement de ces données nous permit de déterminer immédiatement la fonction initiale d'au moins un des objets et sa provenance géographique précise. La bouteille retrouvée en 1998 par les archéologues à Comblot<sup>2</sup>, la petite commune de l'Orne où eut lieu la découverte, était d'après son profil un récipient que les catalogues des fabricants de la vallée de la Bourbince destinaient soit à l'eau minérale, soit au vin, soit au cidre : la forme du contenant était la même pour ces trois contenus, tandis qu'elle différait nettement, par exemple, pour les bouteilles dites *cruchons* à liqueur et les *canettes* à bière – à goulot tronconique et munies parfois d'une anse. Sans trop s'avancer, il est vraisemblable qu'étant donné la localisation normande de la trouvaille, c'est pour le cidre que cette bouteille fut vendue – avec des centaines d'autres – par l'entreprise Laujorrois et Compagnie, que désignent les initiales « L & Cie » de l'estampille.

Les autres termes de la marque, « Le Montet » et « La Valteuse », sont deux noms de lieudits, le premier situé sur le territoire de la commune de Palinges, le deuxième à Ciry-le-Noble. Ces deux villages de Saône-et-Loire sont séparés par une dizaine de kilomètres, qu'on peut parcourir en ligne droite le long du canal du Centre. La marque de fabrique inscrite dans l'objet – et ineffa-

2. Soixante-huit habitants au dernier recensement, selon le maire de la commune.

çable sauf à porter atteinte à son intégrité physique – a permis, dans un certain contexte et à une certaine époque, d'identifier le produit manufacturé, c'est-à-dire de le rattacher à un lieu de production. En 1998, l'archéologue normand a pourtant eu beau consulter le code postal ou une carte de France, ignorant la région, le département et la commune de provenance des bouteilles, il n'a pas réussi à localiser leur lieu de fabrication. Il a donc eu recours à une méthode sinon hasardeuse, du moins très empirique pour parvenir à obtenir une donnée scientifique : l'envoi d'une lettre circulaire, qui aurait pu rester lettre morte si l'écomusée du Creusot-Montceau n'avait pas depuis quelques années recueilli suffisamment d'informations sur ces usines – dont l'une n'appartient d'ailleurs pas à son territoire de ressort. Les marques de fabrique des producteurs de céramique de la vallée de la Bourbince se contentent souvent de cette localisation floue : on y cherche généralement un nom d'industriel, une commune, un département ; on n'y trouve qu'exceptionnellement les trois à la fois, et dans le cas qui nous retient ici, aucun des trois. L'initiale du patronyme du fabricant, ou plutôt la raison sociale de l'entreprise – Laujorrois et Compagnie, traduit par L & Cie – et les deux lieudits identifiant deux centres de production étaient censés suffire pour connaître la provenance de l'objet, soit que l'entrepreneur estime ses produits assez renommés pour se dispenser d'une localisation plus précise, soit qu'il limite son aire commerciale aux localités avoisinantes, dans lesquelles sont connues les positions géographiques de La Valteuse et du Montet.

Plus sûrement, nous sommes face à un déni d'identité du contenant au profit du contenu, qui manifeste clairement la destination fonctionnelle du récipient de grès, à rapprocher des emballages alimentaires modernes : qui sait où sont fabriquées les bouteilles plastique de telle marque d'eau minérale, ou les boîtes de conserve de tel marchand de légumes ? Les récipients de grès fabriqués dans la région du canal du Centre étaient destinés au conditionnement en petites quantités de denrées comestibles ou de produits d'usage courant comme l'encre, le cirage ou les poudres encaustiques. Furent d'abord conditionnés sous cette forme nouvelle pour l'époque – le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle – les produits alimentaires à plus forte valeur ajoutée, relevant d'un certain luxe, se vendant à des prix suffisamment élevés pour que leur fabricant consacre des frais à leur emballage : les eaux minérales et les alcools – bière, cidre et liqueurs – firent partie de ces produits conditionnés en unités prêtes à la vente. Avant même les prémices du marketing, attribuant à l'emballage d'un produit non plus seulement la fonction de le contenir, mais aussi et surtout de le faire vendre, l'idée du marchand de cidre, en l'occurrence, était déjà de permettre à son client de reconnaître son produit grâce à son récipient, d'identifier le contenu par le contenant. Cette idée fut perfectionnée par certains industriels, qui exigèrent des fabri-

cants de grès qu'ils dotent leurs bouteilles, cruchons ou pots, de caractéristiques exclusivement réservées à un contenu et un seul. La couleur des glaçures, le profil des bouteilles, les décors en relief ou imprimés identifiaient à coup sûr la prune Simon, l'alcool Cusenier, la moutarde Bornibus ou l'encre Antoine. Dans ce cas, la marque du fabricant de grès était soit absente, soit remplacée par la marque du liquoriste ou du moutardier, car le consommateur devait, en voyant le récipient, savoir ce qu'il contenait, et non d'où il provenait. Cet effacement voulu du céramiste au profit de son client, cet anonymat du contenant qui fait partie intégrante du statut initial de l'objet industriel, devient un siècle plus tard une entrave à l'établissement scientifique d'un statut archéologique du même objet.

Par chance ici, grâce à une marque de fabrique assez facilement lisible, il fut possible de restituer à l'objet manufacturé une identité, une origine géographique et une fourchette de datation – une date de naissance, au moins approximative. Ainsi, les photographies ne laissaient aucun doute quant à l'identification d'une

des bouteilles de grès découvertes en Normandie. Elle avait été fabriquée par l'entreprise Laujorrois dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Antoine Laujorrois (1764-1829)<sup>3</sup> fut l'un des premiers entrepreneurs de la vallée de la Bourbince à tirer parti des gisements argileux affleurant dans le secteur. Il était installé au Montet, lieudit de la commune de Palinges, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Charolles. Son activité initiale était la fonderie : au



3. Sur Le Montet et ses industries, voir Jouffroy, *Histoire du Montet, centre industriel*, s. d., dactyl., et les fascicules publiés par les Amis du passé de Palinges, dont *Palinges, deux siècles d'industrie céramique*, septembre 1998, n° 25, multigr.

début du XIX<sup>e</sup> siècle, les fourneaux du Montet produisirent du cuivre rouge, de l'étain et du métal de cloche. Cette usine comprenait alors un atelier de briqueterie destiné à l'entretien des fours, l'argile réfractaire étant extraite sur place. Des briques réfractaires et des creusets fabriqués en vue de leur commercialisation à partir de 1807 obligèrent en 1811 à édifier au Montet un four pour la céramique : à compter de cette date, les productions de grès cérame et de céramique réfractaire prirent le pas sur la métallurgie dans l'usine d'Antoine Laujorrois. Associé à Louis Ruault sous la raison sociale Laujorrois et Compagnie / Le Montet – qui constituera la marque de fabrique de l'entreprise jusqu'à 1852 –, il orienta la production vers le flaconnage de grès. En 1820, la liste des produits manufacturés commercialisés par l'entreprise énumère cristallisoirs, filtres, capsules, vases à contenir les acides, cornues, cruches à bière, pots à tabac, à fleurs, ustensiles de cuisine, tubes, tuyaux pour appareils de chimie, terrines évaporatoires, pots à bouillon, casseroles et cafetières résistant au feu, en bref, tous les ustensiles destinés à la chimie et au conditionnement alimentaire qui permettront l'installation et le développement de l'industrie du grès dans la vallée de la Bourbince, relativement prospère jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

### La genèse technique ou préhistoire d'un objet

À partir de cette base, en respectant la logique d'une narration biographique, il est envisageable de retracer partiellement le parcours d'un objet, le processus technique aboutissant à sa naissance matérielle, phase qui précède la réalité tangible du « produit fini » de l'industriel et en constitue la genèse. Cette étape préliminaire pourrait ne concerner que les savoirs spécialisés, l'histoire et la sociologie des techniques, si elle n'était pas sans cesse invoquée dans les discours des usagers actuels des objets anciens, pour qui les modes de production constituent la base du pedigree dotant l'objet d'une certaine richesse biographique donc d'une réelle identité. Marchands, brocanteurs ou antiquaires, collectionneurs, simples amateurs ou héritiers de poteries de grès intègrent à leurs récits sur ces objets et leur histoire ce qu'ils savent des techniques de fabrication, soit qu'ils les aient connues directement dans le cas des ouvriers des usines, soit que des témoins directs leur aient décrit ces pratiques industrielles. Le travail de l'ethnologue face à ce type de discours n'est pas de le considérer en tant que matériau oral, données informatives historico-techniques, mais de le traiter comme une locution nourrie de représentations sociales et symboliques.

Pour la bouteille de grès, tout commence par un processus technique de transformation d'une matière première, l'argile. Au Montet, l'argile était extraite de carrières attenantes à l'usine ou à proximité immédiate de la

commune de Palinges. Une argile très claire, voire blanche pour certains gisements, affleurait sous une couche peu épaisse de terre végétale. La finesse de la pâte dans le produit fini atteste d'une préparation soignée de la matière première – pourrissage, broyage, tamisage, malaxage – dont la connaissance technique nous échappe quelque peu pour la période ancienne. La roue à aubes encore visible dans les bâtiments industriels subsistant au Montet prouve seulement l'utilisation de l'énergie hydraulique, peut-être pour l'entraînement de moulins à broyer et de malaxeurs. Les machines de préparation des terres encore présentes sur le site sont largement postérieures à la période qui nous intéresse ici. La bouteille à cidre découverte en Basse-Normandie, comme la quasi-totalité des récipients fabriqués au Montet, a été tournée manuellement, selon la technique bien connue du tour de potier : l'entraînement du plateau sur lequel est posée la portion d'argile idoine s'effectue par la rotation d'un lourd volant d'inertie que le tourneur actionne avec le pied<sup>4</sup>. L'ouvrier s'aide d'une mesure, règle verticale fixe équipée d'éléments horizontaux donnant les dimensions – profil de la pièce tournée, et d'un estèque, pièce de métal plate dessinant sur l'objet le goulot et l'épaulement. Le Montet, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, emploie une quinzaine de tourneurs<sup>5</sup> qui représentent, parmi le personnel de l'usine, une sorte d'aristocratie ouvrière : ils ont acquis un savoir-faire dont dépend la renommée des produits de l'entreprise, et sont par conséquent mieux payés tout en bénéficiant d'horaires de travail plus souples que ceux des autres ouvriers. Les tourneurs potiers sont demeurés en activité dans la vallée de la Bourbince jusqu'aux années 1960, utilisant des techniques très peu différentes de celles du siècle précédent. Ces hommes ont conservé dans la région une image de quasi-artistes, voire de créateurs, liée au caractère manuel de leur activité impliquant une grande dextérité. Des témoins ayant vu tourner dans les usines des années 1940 et 1950 demeurent subjugués par l'habileté et la précision des gestes effectués. Mais les tourneurs eux-mêmes insistent plutôt sur la principale difficulté du métier, résidant dans les contraintes de dimensions et de contenance des produits à tourner : la première pièce réussie était pour l'apprenti tourneur celle qui était la plus semblable aux pièces de la même série, en somme, celle qui ne laissait aucune place à l'esprit créatif ou à un quelconque talent artistique du tourneur, si ce n'est le talent répétitif du geste minutieusement réitéré.

Après le façonnage et le séchage, les grès étaient cuits dans des fours circulaires à étage et à flamme directe, dont certains spécimens sont aujourd'hui

4. Il faut attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle pour que les manuels de céramique industrielle mentionnent des tours à entraînement démultiplié.

5. En 1835, les trois sites dépendant de l'entreprise employaient une centaine d'ouvriers.



d'hui encore conservés dans les bâtiments désaffectés des usines – notamment au Montet. Il s'agit de fours à tirage vertical, alimentés en charbon et assez similaires aux fours des faïenciers, totalement différents des fours couchés traditionnels des fabricants de grès. Les techniques de fabrication des produits de grès de cette région de Bourgogne étaient plus proches de celles des faïenciers que du travail des potiers traditionnels des pays de grès comme la Normandie, le Beauvaisis ou la Puisaye<sup>6</sup>. La chauffe et les chauffeurs, tout comme le tournage des poteries, donnent lieu à un ensemble de discours et de représentations liées à la symbolique du feu et des activités humaines utilisant le feu. Dans les usines de cette vallée, comme dans la plupart des industries céramiques, les chauffeurs, qui dirigent la cuisson, sont les seuls ouvriers à travailler de nuit en se relayant autour de ces monuments de pierres et de briques que sont les fours. Leur travail nécessite une parfaite connaissance des caprices du feu, et en particulier, avant l'arrivée de thermostats électriques, ils doivent *avoir l'œil* pour déterminer à partir de la couleur des gaz de combustion à quel niveau en est arrivée la température. Dans l'échelle de reconnaissance des ouvriers d'une fabrique de grès, les chauffeurs se situent juste au-dessous des tourneurs, mais pour ce qui est du « mystère » de leur activité, ils occupent une place à part. La poterie subit une première cuisson à environ 800°, dans le globe du four, étage supérieur ouvrant directement sur une courte cheminée. La poterie ayant subi cette première cuisson est appelée le biscuit, qui va être trempé dans une composition liquide à base d'oxydes métalliques, d'eau et d'argile fusible, la glaçure<sup>7</sup>. La deuxième cuisson, au rez-de-chaussée du four, permet de vitrifier cette glaçure en la fixant sur la céramique, et d'achever l'imperméabilisation de l'objet en lui donnant sa qualité de grès autour de 1280-1300 °C.

Avant d'exister en tant qu'artefact-produit de l'industrie humaine, l'objet manufacturé prend forme dans l'usine, mais il existe déjà en tant que *choses préalables*, matérialisations successives de l'évolution du travail humain : ce processus est en lui-même une biographie. D'abord, il y a l'argile : pour les acteurs du processus, c'est « *la terre* » ou « *la masse* ». Puis après une première phase de préparation cette terre brute devient « *pâte* », pour reprendre la terminologie des archéologues et historiens des techniques. Le tourneur ne commence à connaître, à prendre possession de l'objet qu'au moment où cette pâte est transformée en un pain d'argile molle et compacte dans lequel on tranche la « *balle* » de terre. C'est

6. Sur cette région, voir notamment l'ouvrage de Marcel Poulet (2000).

7. Ou *émail*, quoique ce terme soit plutôt réservé par les spécialistes à la glaçure stannifère (à base d'oxyde d'étain) couvrant les faïences.

l'apprenti qui va préparer les « *boules* », en en extrayant une dizaine de la balle : une boule pèse environ 1 kg, ce qui est la quantité nécessaire au tournage d'un cruchon ou d'une bouteille. Avec la boule, c'est l'objet qui commence à prendre forme : rien ne lui sera ajouté, ni ne sera ôté, qu'une infime quantité de matière. C'est déjà là l'objet lui-même, dans sa constitution matérielle. De cette boule de pâte argileuse, le tourneur va faire une bouteille, un cruchon ou une amphore selon la commande. Mais le produit est encore chargé de l'humidité de la pâte. À cet instant, on le nomme « *le vert* » : il n'est pas encore mûr, il est inachevé. Les ouvriers montent le vert sur des planches au séchoir. Après avoir ressué, le produit est sec, et l'ensemble des poteries est appelé le « *sec* ». C'est le sec qui va être soumis à une première cuisson pour devenir « *biscuit* », produit déjà durci, rêche, grenu au toucher. Le biscuit est glaçuré avant d'être soumis à la cuisson à l'issue de laquelle l'objet atteint sa forme définitive et reçoit son appellation commerciale ; il est ensuite expédié vers la suite de sa trajectoire, baptisé par ses détenteurs successifs selon l'usage qu'ils en auront, le statut qu'ils lui accorderont.

Dès l'origine, l'artefact subit des variations de statuts lisibles dans sa dénomination. La terre, la balle, la boule, le vert, le sec, le biscuit et enfin le cruchon ou la bouteille sont autant de noms recouvrant les états successifs de l'objet durant son processus de fabrication, mais évoquant également la *chose elle-même*, dans le sens où l'on se situe ici au cœur de son existence, au croisement de sa biographie avec celles des manœuvres, des apprentis, des tourneurs, des chauffeurs salariés de l'entreprise. Car au-delà du nom, c'est de pratiques et de représentations qu'il s'agit. À chaque étape, c'est tout un ensemble de mots et de gestes qui est engagé autour de l'objet naissant qu'on retrouve dans son nom passager. Et si les représentations les plus prégnantes concernent le façonnage et la cuisson, c'est parce que l'un rappelle le contact direct entre l'homme et la matière, et l'autre évoque le feu, le sacré et la figure marquante du chauffeur. Le morceau d'argile blanche est devenu bouteille, la matière brute est devenue produit industriel, puis produit commercialisé.

## De la bouteille de cidre au matériau de construction

Reprenons le fil de notre récit biographique. La bouteille, sortie des fours de l'usine, entre dans une sphère sociale distincte de celle de son industrie. Elle devient marchandise ou objet d'échange, et se retrouve sur le marché. Son parcours entre Palinges et la région normande a pu s'effectuer intégralement par voie d'eau, en suivant le canal du Centre, puis la Loire ou son canal latéral, puis le canal de Briare, enfin la Seine jusqu'à

Rouen. La céramique est un matériau pondéreux, donc d'un transport coûteux, et un produit fragile, donc susceptible de se briser sur les routes encore chaotiques du XIX<sup>e</sup> siècle. De ce fait, le transport par bateaux présentait à l'époque un double intérêt, auquel s'ajoutait pour la région celui de disposer d'une artère commerciale en liaison directe avec Paris d'un côté, et avec Lyon et Marseille de l'autre. Les fabriques de grès comme Le Montet et, plus tard, les tuileries mécaniques nombreuses dans cette vallée<sup>8</sup> ont fait bâtir leur site de production sur l'une ou l'autre rive du canal en se ménageant un accès direct à celui-ci avec généralement un embarcadère destiné aussi bien à l'approvisionnement en matières premières et charbon qu'à l'expédition des marchandises.

En parcourant le monde de l'échange, le produit céramique entre également dans celui de l'utilité, puisque son fabricant le destine à contenir un liquide, en l'occurrence du cidre. Acheminée vers une cidrerie, remplie de jus de pomme fermenté et bouchée, notre bouteille de grès est ensuite vendue non plus en tant que contenant, mais *en tant que cidre*. C'est en effet l'habituel destin métonymique d'un récipient que de s'effacer symboliquement derrière ce qu'il contient. Ce contenu alcoolisé est consommé dans un estaminet de Comblot ou de la région environnante, ou encore acheté et bu par le curé de la petite paroisse de l'Orne. La bouteille vide change alors de statut : elle devient déchet. Il est d'ailleurs fort vraisemblable que cette bouteille ait été remplie et vidée plusieurs fois : ce type de récipients pouvait être consigné, et retourner au site d'embouteillage pour réintégrer ensuite le circuit commercial. C'est parce que détériorée elle a été rendue inutilisable dans son usage premier qu'elle est passée du statut de récipient à celui de déchet. Et lorsqu'il s'agit d'obturer une ancienne baie romane de l'église dans le cadre de travaux de rénovation – adjonction d'une sacristie sur la façade orientale du bâtiment – elle rejoint comme matériau de remploi les produits de grès locaux – car on se trouve dans une région où la production céramique est importante – eux aussi désaffectés ou rendus inutilisables par altération physique. Initialement d'un statut très différent de ces ustensiles ruraux produits de façon artisanale, la bouteille fabriquée en série selon des procédés industriels les rejoint dans la maçonnerie. Nous sommes alors, selon l'hypothèse des archéologues, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans la région de production de cette bouteille, la céramique est couramment utilisée dans la même logique : l'artefact redevient matière, parce

8. Itinéraires du Patrimoine, *L'Industrie céramique des rives du canal du Centre, Saône-et-Loire*, Le Creusot-Montceau, Éditions du patrimoine et écomusée de la communauté urbaine du Creusot-Montceau, 1997 (« Itinéraire » 151).

qu'il est employé comme matériau. Les agriculteurs, par exemple, utilisent massivement des tessons de grès et des débris de tuiles ou de briques pour stabiliser des chemins creux, aménager des gués ou assainir le sol des étables. Ainsi M. Darmon, exploitant agricole à Ciry-le-Noble :

« J'avais ramené du remblai pour faire une étable, du remblai que le propriétaire de La Valteuse nous avait donné, et puis dedans il y avait plein de rebuts qu'ils avaient jetés, qui étaient un peu ébréchés ou autre, mais presque intacts. Oh ! il y en a un paquet. J'y avais récupéré des tout petits, qui n'étaient presque pas abîmés... »

De cette masse du remblai, il a extrait les cruchons épargnés par la casse, et en décore une étagère de sa maison d'habitation. À proximité de l'usine du Pont-des-Vernes, dans la commune de Pouilloux voisine de Ciry-le-Noble, on peut voir alignés en bordure de potager des cruchons en partie enterrés, dont le fond dépasse du sol. Ce sont des invendus de l'usine ou des rebuts que les riverains ont récupérés et qui dessinent les limites des « carrés » de jardin. M. Martin, dont la femme (et toute la belle-famille) a travaillé dans cette usine, raconte qu'il a utilisé cette technique pour border son potager :

« On avait des poules, et un jour, on a perdu un poussin ; on l'entendait piailler comme ça, mais on ne le voyait nulle part. Il a piaillé deux ou trois jours. Et puis, j'ai enlevé un cruchon qui était comme ça enterré tête en bas, et le fond était cassé : eh bien, le poussin était dedans, mort ! Il était tombé par le trou du fond, et il avait jamais pu remonter ! »

L'ironie du remploi, l'usage incongru de l'objet transparait dans le ton tragicomique de cette anecdote. Entre le matériau utilitaire à usage potager et le matériau de construction ou de remplissage mural, la similitude est grande : les poteries de grès ont une fonction assez éloignée de ce pour quoi elles furent produites, en Bourgogne comme en Normandie.

Du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à 1998, la bouteille de grès de Comblot, inaccessible aux regards, joue donc le rôle de matériau : son statut est celui de la pierre et de la brique constituant un module de la structure bâtie. Intégrée à un bâtiment religieux, elle est consacrée à saint Hilaire – le patron de la paroisse –, sacralisée et devient en quelque sorte intouchable ; nul ne peut lui porter atteinte, sauf à commettre un sacrilège. Ce sont des insectes qui provoqueront sa (re)découverte.

## L'objet-témoin

À Pouilloux, c'est un poussin qui s'était retrouvé prisonnier du récipient de grès. À Comblot, ce sont des abeilles qui y ont élu domicile.

« Une intervention destinée à détruire un essaim d'abeilles contenu dans les maçonneries de l'église de Comblot (canton de Mortagne) a permis la mise au jour d'un ensemble céramique et de verreries d'époque contemporaine. Suite à cette découverte

fortuite, le Service régional de l'archéologie est intervenu afin de procéder à la dépose du mobilier céramique (14 mai et 10 juin 1998) » (Cliquet 1998).

À l'occasion de cette fouille de sauvetage, 24 pièces ont pu être dégagées, aussi bien des bouteilles que des vases et des pichets : 2 bouteilles en verre, 3 flacons en terre vernissée, 19 vases et bouteilles en terre cuite et 1 bougeoir en céramique. Les poteries, traitées en tant que « mobilier » archéologique, sont alors identifiées comme provenant des ateliers du Maine, du Domfrontais, du Bessin-Cotentin et d'Orléans, hormis pour ce qui concerne « notre » bouteille, objet non identifié puisque doté d'une marque ne permettant pas à son découvreur – en terme archéologique, on dira inventeur – d'en localiser la provenance. La bouteille de cidre, emmurée durant plus de cent ans, revient donc au jour et au cœur des préoccupations des archéologues régionaux. À cette occasion, son statut social enregistre une nette évolution : produit industriel, accessoire banal puis humble matériau de construction, l'objet est maintenant élevé à la dignité d'indice scientifique :

« Le matériel céramique témoigne des importations pour la région de Mortagne-au-Perche, aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et par là même, illustre les courants commerciaux et les voies de communication. Le Perche apparaît davantage ouvert sur le Centre que sur la Normandie, vraisemblablement en raison du relief » (*ibid.*).

La bouteille du Montet, en provenance de Saône-et-Loire, identifiée quelques mois après la rédaction du rapport, deviendra un témoignage confortant cette première hypothèse géographique et commerciale. À partir d'un ensemble de déchets réemployés – une bouteille de cidre vide, des pots de grès, une bouteille de verre –, voire de débris, les objets mis au rebut ayant été brisés, le savant élabore un discours scientifique sur la datation d'un édifice et des travaux de modifications architecturales ayant été effectués sur cet édifice, ainsi que sur les voies commerciales dans l'Ouest de la France au XIX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas d'une extrapolation, mais bien d'une méthode d'enrichissement des connaissances qui peut se comparer métaphoriquement à un faisceau lumineux : à partir d'un point, se trouve éclairée une vaste zone, à partir d'un objet, l'archéologue fait progresser la science des hommes, la connaissance de leur économie, de leurs mœurs et de leurs techniques.

Traitant de périodes chronologiquement très lointaines, l'archéologie est souvent contrainte de déduire des connaissances très étoffées d'indices matériels plutôt ténus. Le musée archéologique de Dijon, à l'occasion d'une exposition en 2001 intitulée *Autour du pot*, a publié une lettre d'information consacrée à l'importance de la céramique dans les recherches des archéologues et dans le travail de restauration des objets. Le texte d'introduction souligne la prépondérance de ce matériau dans les progrès de la discipline :

« La céramique est pour les archéologues et les historiens de l'art une source de renseignements très importante. De la cuisine au commerce en passant par la technologie, elle renseigne sur la société qui l'a produite. Elle est le reflet de l'activité d'un groupe, de son goût, de son niveau de vie. Elle nous parle des mentalités. [...] Le patrimoine existe parce que nous avons la conscience de l'histoire. Les objets-témoins donnent une réalité à cette conscience. [...] La conservation marque le passage de l'état utilitaire ou de l'état de déchet à l'état de patrimoine. L'objet change alors de fonction et s'enrichit d'une signification nouvelle. Il devient mémorial en entrant dans l'histoire individuelle ou collective. »<sup>9</sup>

Affirmer que l'objet « s'enrichit d'une signification nouvelle », c'est admettre avec Baudrillard (1968 : 104) que l'objet ancien « [...] n'a plus d'incidence pratique, il est là uniquement pour signifier. [...] il a une signification bien spécifique dans le cadre du système : il signifie le temps ».

La signification de l'objet est une notion que la perspective biographique remet fondamentalement en cause. Plutôt que l'objet lui-même, c'est évidemment son statut social et symbolique et l'interprétation qu'en font ses manipulateurs qui s'enrichissent et s'additionnent aux représentations dont il a été le support depuis sa production physique.

## Le patrimoine comme processus

Dans ce que nous disent les archéologues, l'idée qu'un objet passe de l'utilitaire ou du déchet à « l'état de patrimoine » est parfaitement applicable à la trajectoire de notre bouteille de cidre. À Palinges, commune d'origine de l'objet industriel, se trouve un musée des Arts et Traditions populaires animé par l'association des Amis du passé de Palinges et de sa région, qui y expose une grande quantité de vêtements anciens, d'ustensiles domestiques, d'outils, de matériel agricole destinés à témoigner de la vie quotidienne de cette région rurale du Charolais avant la modernisation des années 1960. Parmi cette masse d'objets, quelques vitrines sont consacrées à l'industrie céramique qui fit et fait encore la renommée de la commune – six entreprises vers 1910, une aujourd'hui. Et dans ces vitrines, quelques bouteilles de grès pour le cidre, l'eau minérale ou le vin, fabriquées par l'usine Laujorrois du Montet, représentent la production palingeoise d'avant 1860 et subissent du même coup un traitement muséographique et esthétique – nettoyage, protection par un verre, mise en scène d'une sélection d'objets, éclairage, cartel légendant les objets – ajoutant au statut social de l'artefact une valeur dont il était jusqu'alors dépourvu.

À Comblot, les objets céramiques extraits du mur de l'église sont aujourd'hui propriété municipale :

9. *Fragments d'archéologie*, Publication du musée archéologique de Dijon, été 2001, n° 2.

« Ça n'a pas encore été exposé au public, parce que l'important pour l'instant, c'est la restauration de notre petite église. Mais les céramiques seront par la suite exposées dans l'église, elles font partie du patrimoine communal. Nous faisons partie du Parc naturel du Perche, et nous cherchons à redonner vie et vitalité à notre commune par le tourisme ; nous ouvrirons donc l'église aux touristes, quand les travaux seront finis. »<sup>10</sup>

Intégrés au patrimoine local, ces objets seront installés dans une vitrine pour illustrer une période de la vie de la paroisse et attester du même coup de l'ingéniosité et du souci d'économie des artisans chargés de combler la baie. Ainsi, le même objet, le même dans son « identité spécifique » (Prieto 1992), pourra dans deux vitrines distantes de 400 kilomètres représenter deux contextes différents, deux patrimoines locaux distincts, et participer à l'offre touristique concurrente de deux régions – de deux *pays* ou *terroirs*, dira un professionnel de la communication touristique.

Lequel de ces deux villages, de Palinges ou de Comblot, est le plus légitime pour assurer la conservation et la mise en valeur de cet objet ? Ou plutôt, dans quel lieu cette bouteille de cidre peut-elle légitimement être intégrée au patrimoine collectif local, être dotée du statut d'objet de patrimoine ? Répondre de façon tranchée à cette question reviendrait à décréter « l'état de patrimoine » de l'objet, pour reprendre la formule des archéologues. Cet état, aboutissement idéal d'une « vie-bien-vécue »<sup>11</sup> d'objet dans la société étudiée, constitue un avènement patrimonial impliquant une véritable fin de parcours pour l'objet si l'on s'en tient au statut juridique des collections publiques, puisque tout objet intégrant les collections d'un musée ne peut légalement en ressortir. Étape ultime ? En tout cas la dernière en date pour cette bouteille de cidre conservée à Comblot, mais seulement pour cette bouteille-là dans son identité numérique. Car, au cours de mes enquêtes de terrain dans la vallée de la Bourbince, j'ai pu voir ce même type de bouteille au sein de collections privées, donc aliénables, décorant un buffet ou une cheminée, ou sur les étals et derrière les vitrines de brocanteurs, objets d'échanges de retour sur le marché, ou encore dans l'enceinte même de l'usine désaffectée du Montet, couché dans l'herbe parmi d'autres céramiques brisées promises au remblai. Une de ces bouteilles encore présente sur les lieux de sa production, ramassée par le fils du dernier directeur de l'usine, fut intégrée illico au patrimoine familial, témoin du passé industriel d'une lignée. L'état de patrimoine n'est donc pas applicable uniformément à tous les objets de la même provenance et de la même série industrielle : il relève finalement de la trajectoire individuelle de l'artefact, tributaire de représentations et de pratiques collectives. Ce qui relève du patrimoine ou doit en être exclu ne se décrète pas rationnellement

10. Entretien téléphonique avec le maire de Comblot, 26 octobre 2000.

11. Traduction littérale de la formule de Kopytoff (1986), « Well-lived life ».



en référence à des données scientifiques, mais cette reconnaissance résulte d'une construction sociale, aboutissement d'un processus aux mécanismes complexes qui nous est accessible par le suivi de la trajectoire biographique individuelle des artefacts. Il s'agit de penser le patrimoine et ses objets non plus en tant que catégorie mais comme une combinaison de représentations, de discours et de pratiques évolutives. De plus, l'avènement patrimonial que constitue pour l'objet l'entrée au musée n'est pas une fin de parcours, un statut définitif : il peut être exposé ou mis en réserve, prêté ou utilisé<sup>12</sup> par le personnel du musée en question – pour décorer la banque d'accueil, par exemple.

Il est un cas extrême, celui des objets oubliés au fond d'un rayonnage dont l'inventaire n'est plus à jour – dans les musées anciens. Un exemple assez récent concerne un « objet » qui n'en est pas un au sens où nous l'entendons ici ; il s'agit d'un squelette, en l'occurrence celui d'un nouveau-né néandertalien. Il avait été découvert dans un abri de la falaise du Moustiers en Dordogne en 1914, puis considéré comme perdu. Un jeune chercheur l'a redécouvert en 2002 dans les réserves du Musée des Eyzies. Il est regardé aujourd'hui comme une source inestimable de connaissance de la biologie de l'homme de Neandertal, et qualifié de « pièce maîtresse dans la compréhension des relations entre les Néandertaliens et les Hommes modernes »<sup>13</sup>. Il n'y a qu'un seul autre nouveau-né de l'époque dont le squelette est conservé, mais pour le réinventeur du squelette des Eyzies, d'autres restent à découvrir, y compris dans les réserves des musées : « Il y a encore quelques années, on classait ces petits ossements avec ceux des lapins ou des oiseaux. Mais désormais, les gens qui fouillent ont été formés pour les identifier ». Découvert, puis oublié parmi les mètres cubes de sédiments du musée, cet objet de connaissance a été « enseveli une seconde fois avant de ressusciter à la science »<sup>14</sup> ; la raison de cet oubli temporaire réside apparemment dans la relative ignorance des préhistoriens de l'époque de l'entre-deux-guerres quant à l'identification de ce type de squelette. Cette parabole remettant en cause la fixité théorique du statut des objets dans le musée illustre le va-et-vient incessant des collections au gré des oublis, des sédimentations physiques ou symboliques, des retours

12. Sur l'« utilisation » pratique des objets de collection, citons l'anecdote rapportée par Michèle Coquet (1999 : 9-10) ; tandis qu'elle visite un grand musée d'ethnographie européen en compagnie du conservateur, ils se trouvent tous deux dans les réserves face aux collections d'objets africains : « Je lui fis remarquer comme un effet d'émiettement, ici et là : petits débris végétaux, fragments de cuir épars et chapeaux grignotés. "Ce sont les souris", m'expliqua-t-il d'un air las. [...] Dans un autre de ces meubles, étaient alignés d'étranges paquets noirs, de forme oblongue, aux flancs troués. "Ah ! fis-je, les souris ? – Non ! ça, c'est le conservateur ; pendant la guerre, il n'avait plus de tabac !" ».

13. « Un revenant sur la scène de l'évolution », *Le Journal du CNRS*, 2003, 157-158 : 14.

14. *Le Monde*, 6 septembre 2002.



en grâce thématiques, des avancées de la recherche et autres aléas. Dans le musée, univers où, a priori, tout pourrait – tout devrait ? – s’immobiliser, les choses continuent d’évoluer avec le regard porté sur elles par les acteurs sociaux. Assimiler l’entrée dans le patrimoine public d’un objet quelconque à la fin absolue de son parcours biographique relèverait de la divination : qui peut aujourd’hui déterminer le sort de cet objet dans les années ou les décennies à venir ?

## De l’objet-indice à l’objet-fonction

D’un ensemble d’objets céramiques, l’archéologie a donc déduit un ensemble d’informations. D’autres disciplines peuvent tirer d’autres données de cette accumulation matérielle : un céramologue, par l’analyse des pâtes ou le recours à la typologie, trouverait dans la présence des mêmes objets un moyen de dater les travaux effectués dans l’église ; un historien de l’architecture y verrait un indice enrichissant l’histoire des techniques du bâtiment ; un chercheur plus spécialement préoccupé par l’étude des modes de vie trouvera dans cette même bouteille un élément éclairant l’évolution des conditionnements du cidre ou de l’eau minérale. La logique de production et de commercialisation des poteries de grès du Montet, et de l’ensemble des grès de la vallée de la Bourbince, se distingue en effet très clairement de celle des ateliers de production de grès dits traditionnels, et notamment de ceux de Normandie. La production de ces ateliers, beaucoup plus précoces, était étroitement tributaire des besoins locaux en poteries utilitaires liées aux modes de vie ruraux et agricoles : poteries laitières, vaisselle, récipients alimentaires, bouteilles et gourdes, etc. Dans la vallée de la Bourbince, la production de poterie de grès ne débute que dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, et ne se développe véritablement qu’après 1850, prenant son essor en s’appuyant sur celui de la grande industrie locale. La demande émane de secteurs d’activité en expansion comme l’agro-alimentaire (conserverie, distillerie, brasserie) et la chimie et parachimie (fabrication d’acides, produits pharmaceutiques, encres) que les manufactures fournissent en récipients adaptés, solides, imperméables, de formes régulières, de contenance fiable, à fermeture hermétique : bref, des produits fonctionnels et performants, d’une qualité à l’échelle des exigences précises des clients. Tous ces produits de grès correspondent de fait à des modes de vie et des pratiques commerciales inhérentes à la société industrielle et urbaine occidentale née durant le XIX<sup>e</sup> et surtout durant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle : les populations urbanisées doivent désormais acheter des denrées alimentaires au détail, denrées qu’elles se procuraient auparavant dans les campagnes directement auprès

des producteurs quand elles ne les produisaient pas elles-mêmes. À partir d'un ensemble d'objets, les informations sur la société dans laquelle ils ont été produits et utilisés sont riches et dotent le matériel d'un statut de témoin de l'activité humaine.

L'ethnomuséologie traite également les objets comme des indices, matérialisations d'une histoire collective. Les objets manufacturés sont des outils de compréhension, des moyens d'accès, au sens propre de médias, à un savoir historique et technique. Ils sont destinés à illustrer et à représenter en amont la production céramique, en aval des modes de vie liés surtout au monde rural. Cela nous renvoie aux objectifs traditionnellement assignés aux musées dits de société et au rôle des artefacts dans le savoir produit par ces musées. Pour les objets mis en catégorie sous la rubrique *utilitaire*, c'est-à-dire pour ceux conçus, fabriqués et commercialisés en vue d'une fonction déterminée, le traditionnel questionnement des sciences humaines peut être réduit à la formule « à quoi ça sert/ça servait ? » La question porte sur les pratiques liées à des accessoires considérés aujourd'hui comme désuets et elle induit le plus souvent un discours visant soit à rendre archaïque la fonction elle-même – pot pour salaison, bouteille chauffe-pieds – soit à rendre l'objet lui-même obsolète dans sa destination fonctionnelle, comme c'est le cas pour la bouteille qui nous intéresse. Couramment, les usagers actuels des récipients de grès, les anciens producteurs, les habitants des villages de la vallée de la Bourbince invoquent comme facteur principal de la fermeture des usines céramiques la concurrence des matériaux modernes, principalement le plastique et le verre industriel : « Le plastique a fait du mal », nous dit un ancien tourneur ; « Aujourd'hui, on ne se sert plus de ces choses-là, il y a Tupperware, c'est bien plus pratique », admet un agriculteur retraité. Ces discours prétendent que les matériaux se succèdent dans une même fonction, suivant l'immuable avancée du progrès technique, auquel il serait non seulement vain, mais rétrograde de résister. Toutefois, l'obsolescence des accessoires dans la fonction à laquelle ils étaient initialement destinés, est pour une large part une obsolescence sociale : entrés déjà dans les vitrines de certains musées, ils ne peuvent plus servir dans la vie courante, sauf par choix délibéré d'un mode de vie qui se veut original et socialement hors norme, distingué, en réaction à la société de consommation – boire dans un pichet de grès, faire cuire dans un plat de terre cuite, retour à la nature, aux matériaux dits nobles, dans la mouvance héritée des années 1970 et de leur quête d'authenticité. En intégrant à ses collections des objets de la vie courante, c'est une « reconnaissance sociale de "défonctionnalité" que le musée effectue » (Moulin 1978 : 245). L'objet se trouve revalorisé par son inutilité et intègre un statut symbolique plus élevé que celui, trivial, de l'objet utilitaire. Témoin de modes de vie révolus, il devient objet traditionnel, donc est

extrait de l'univers de l'utilité, alors même que, dans le cas de la céramique, la matière revient sur le marché pour le conditionnement de certaines denrées sinon de luxe, du moins auxquelles leurs producteurs veulent donner un cachet qualitatif supérieur – pot à moutarde « à l'ancienne », bouteille de bière « traditionnelle », ou encore cidre bouché.

La question portant sur la fonction de l'objet est fondamentale parce qu'intimement liée à l'objet lui-même, dans son identité, sa dénomination, son parcours géographique et ses rapports à la chronologie : l'objet-fonction est aussi un objet-temps, matérialisant à travers les pratiques qui lui sont liées une époque passée. En tout état de cause, l'objet *hic et nunc* apporte des informations autour desquelles se structure son statut social propre. Ainsi, une des hypothèses de l'archéologue chargé de la fouille de Comblot, recherchant une explication scientifique à l'emploi de céramiques dans le mur de l'église, suggère que les constructeurs visaient un objectif précis à travers ce remploi d'apparence incongru. Ils auraient ici élaboré un savant « agencement de vases acoustiques » afin d'améliorer la propagation sonore des chants sacrés dans le chœur. Sans connaître assez précisément les objets et leurs biographies, soucieux de donner à l'artefact une raison d'être là et d'étayer son analyse concernant une opération d'envergure réduite, l'archéologue attribue aux objets une fonction déterminée, les insère dans une pratique architecturale en écrivant ainsi un épisode manquant de leur histoire.

## Catégories et biographies d'objets

« En faisant la biographie d'une chose, on peut poser des questions similaires à celles qu'on pose au sujet des gens : quelles sont, sociologiquement, les possibilités biographiques inhérentes à tels statuts et dans telle période et telle culture, et comment ces possibilités se réalisent-elles ? D'où vient la chose et qui l'a fabriquée ? Qu'a été sa trajectoire jusqu'ici, et qu'est-ce que les gens considèrent comme une carrière idéale pour une telle chose ? Quels sont les "âges" ou périodes reconnus dans la "vie" de la chose, et quels sont les repères culturels pour ces périodes ? Comment change l'utilisation de la chose avec son âge, et que lui arrive-t-il lorsqu'elle atteint le terme de sa pleine utilité ? »<sup>15</sup>

De l'usine de Saône-et-Loire à l'église de l'Orne, de Palinges à Comblot, l'objet a traversé de multiples champs du social, de l'univers industriel à celui du patrimoine. La circulation géographique des poteries de grès illustre certes leur trajectoire commerciale, mais aussi leur trajectoire sociale : produit de grès glaçuré, bouteille de cidre, déchet, matériau de construction, résidence d'abeilles, mobilier archéologique et aujourd'hui

15. Kopytoff 1986 : 66-67. Cette citation d'Igor Kopytoff ainsi que celles *infra*, p. 159, sont traduites par moi.

objet de patrimoine local d'un village normand. Afin de retracer cette trajectoire de façon à en extraire des données problématiques pertinentes pour l'étude des relations entre les choses et les individus en société, donc pour la connaissance de la société elle-même, il faut à la fois avoir accès à l'ensemble des étapes de la biographie de l'objet, et considérer celui-ci *en tant que chose*, en gardant sur lui un regard dénué de toute catégorisation.

Cette neutralité du regard est une contrainte de l'enquête très délicate à respecter, puisque chaque objet est doté d'un statut social qui varie selon les étapes de sa biographie, et n'est par conséquent jamais *la chose elle-même*, qui se présenterait à l'observateur en dehors de tout système de représentation<sup>16</sup>. Pas plus que quiconque, l'ethnologue ayant affaire aux objets n'est véritablement libéré des représentations pesant sur les choses dans la société. Mais un travail d'enquête scrupuleux multipliant les points de vue en s'affranchissant des catégories a priori les plus figées permet d'inventorier et d'analyser la pluralité des identités attribuées au même objet dans différentes situations, et d'en dresser un tableau le plus complet possible, au croisement de ce foisonnement de statuts sociaux et symboliques.

Les catégories les plus prégnantes pour les objets céramiques sont celles tenant à leur fonction et à leur commercialisation. En dehors de sa dénomination la plus générale choisie pour la facilité de l'expression écrite, ici « bouteille de cidre » – dénomination qui repose sur une hypothèse – l'objet céramique dont nous avons écrit la biographie fut utilisé comme matériau de construction, peut-être comme vase acoustique, et comme nid par les abeilles. Dans le cas d'autres objets, à la biographie plus riche sur ce point, tel pot désigné par son fabricant comme « calotte à confiture » – sorte de coupe en grès à rebord – et commercialisé en tant qu'accessoire de conditionnement alimentaire m'a été présenté successivement comme un « bol à raser » dans lequel son propriétaire enduisait son blaireau, un cache-pot, et un « bol pour faire boire le chien ». Ce pour quoi le céramiste a fabriqué cet ustensile, la destination fonctionnelle initiale de l'objet, ne doit pas nous obnubiler : elle n'est finalement qu'un usage de l'objet parmi d'autres, correspondant à une étape de son parcours, et pas obligatoirement aux pratiques effectives de ses manipulateurs successifs. Ce qui nous intéresse n'est pas tant de déterminer *à quoi ça servait*, mais de décrire ce qu'en font les détenteurs actuels et surtout, ce qu'ils disent en faire ou en avoir fait.

De même qu'il faut éviter de « réduire l'objet à son office » (Dagognet 1989 : 93), gardons-nous de le réduire à son état de produit marchand. Les rapports entre sujets et objets évoluent dans le temps, dans l'espace, et selon

16. « À proprement parler, en tant qu'individus humains, nous sommes des sujets et des moi singuliers, et ce que nous nous représentons, ce que nous croyons, ne sont que des images subjectives que nous promenons en nous ; nous n'avons jamais accès aux choses mêmes » (Heidegger 1988 : 23).

le manipulateur usager de la chose : la définition de l'objet en tant que produit industriel marchand, la phase de commercialisation ou plutôt, pour tenter de s'approcher du terme anglais utilisé par Kopytoff de *commoditization*, la phase de *merchandisation*, n'est qu'une étape transitoire qui n'engage pas de façon déterminante ce que sera la trajectoire d'un objet donné. La marchandisation est un processus et non un état fixe et définitif de l'objet d'échange, qui ne peut en aucun cas épuiser sa biographie : l'objet d'échange – la marchandise – n'est pas un type d'objet parmi d'autres, mais une étape dans la vie de quelque chose. Pour renforcer cette affirmation, considérons simplement cette relative contradiction : alors que la marchandise-poterie de grès tirait sa valeur de la régularité de sa contenance et de son aspect lors de sa phase primaire de commercialisation, durant la phase secondaire de mise sur le marché – brocantes, foires aux puces – c'est l'aspect imparfait, matérialisant la fabrication manuelle, c'est le défaut de glaçure ou le raté de cuisson qui apportent une plus-value à l'objet ancien ou traditionnel recherché par les amateurs et collectionneurs. Le patrimoine dans sa version mercantile recherche aujourd'hui les défauts que les marchands de bouteilles et de pots voulaient à tout prix éviter, ce qui montre que le statut de marchandise, concernant le même objet, n'est pas univoque.

La biographie d'une chose est en fait l'histoire de ses singularisations successives, et des classifications et reclassements qu'elle subit. Les constructions sociales qui peuplent la vie des individus sont également mises à contribution dans la production, l'échange et la consommation des choses, et donc dans l'organisation de la société englobant humains et non-humains, pour reprendre la terminologie de Bruno Latour<sup>17</sup>. Cela ne veut nullement signifier que choses et hommes doivent être traités de la même façon par l'anthropologie, ni que le monde des hommes et le monde des choses soient deux univers dont on peut appréhender sur le même plan les structures, mais bien que la société elle-même n'est peut-être pas aussi clairement divisible qu'on peut le penser entre une culture dite matérielle et une culture qui serait, par opposition symétrique, immatérielle.

« Ainsi, il est évident – pour les sociétés bourgeoises comme pour les sociétés dites primitives – que les aspects matériels ne sont pas utilement séparés des aspects sociaux, comme si ceux-là étaient attribuables à la satisfaction des besoins par l'exploitation de la nature, et ceux-ci aux problèmes des relations entre les hommes. [...] Les forces matérielles considérées isolément n'ont pas de vie propre. Leurs mouvements spécifiques et leurs conséquences déterminées ne peuvent être stipulés qu'en étant progressivement combinés avec les coordonnées de l'ordre culturel » (Sahlins 1980 : 255, 258).

17. « Jamais nous n'avons cessé de construire nos collectifs avec les matériaux mêlés des pauvres humains et des humbles non-humains » (Latour 1991 : 156).

Le suivi attentif de la trajectoire sociale des objets peut permettre de se soustraire à cette dichotomie.

L'exemple de la bouteille de cidre retrouvée à Comblot nous rapproche de celui du tableau de Renoir donné par Kopytoff – lui-même similaire à l'autoportrait de Matisse cité par Nathalie Heinich (1993)<sup>1</sup> :

« Pour nous, la biographie d'un tableau de Renoir qui s'achève dans un incinérateur est aussi tragique, à sa façon, que la biographie d'une personne qui finit assassinée. [...] Qu'en est-il d'un Renoir qui finit dans une collection privée et inaccessible ? D'une pièce en réserve négligée dans les soubassements d'un musée ? Que pourrions-nous ressentir à propos d'un autre Renoir quittant la France pour les USA ? Ou pour le Nigeria ? La réponse culturelle à autant de détails biographiques révèle un ensemble de jugements esthétiques, historiques et souvent politiques enchevêtrés, et des convictions et des valeurs qui déterminent notre attitude vis-à-vis des objets labellisés "art". Les biographies de choses peuvent rendre saillant ce qui resterait obscur autrement » (Kopytoff 1986 : 67).

Une bouteille de grès, même façonnée à la main, n'est pas une œuvre d'art, mais elle est valorisée dans la vallée de la Bourbince comme un élément de patrimoine local illustrant le savoir-faire industriel des anciens, fruit de leur dextérité, œuvre d'habiles tourneurs potiers. Pour un collectionneur de ce type d'objet, le savoir condamné à l'oubli dans un mur d'église hors du département constitue une perte pour l'histoire, tout comme est déplorée par l'amateur d'art la relégation d'un tableau de Renoir dans une réserve de musée.

### Pour dépasser l'objet-témoin

Dans l'exemple présenté ici, comme pour l'enquête réalisée dans la vallée de la Bourbince, je me suis attaché à l'étude de biographies d'objets dans la société française, le statut des choses variant principalement avec le point de vue des détenteurs, usagers, collectionneurs ou anciens producteurs des objets. Pour valider son hypothèse de travail, Kopytoff insiste sur l'intérêt qu'a l'ethnologie de comparer les biographies de choses semblables dans des cultures différentes, en s'appuyant sur l'exemple de la biographie d'une voiture en Afrique, susceptible de fournir une foule de détails sur son mode d'acquisition, son utilisation, son entretien et son passage de main en main : « Tous ces détails révéleraient une biographie entièrement différente de celle d'une voiture de la classe moyenne américaine, ou navajo, ou d'un paysan français » (Kopytoff 1986 : 67). La voiture d'un paysan français, ou du moins certains spécimens et certains modèles de voiture, termine souvent sa carrière sans roues ni portières,

18. Cet autoportrait passe par quatre régimes successifs : œuvre d'art, chose, relique et fétiche.

dans un pré, garnie parfois de paille. Elle sert d'abri au petit bétail ou éventuellement aux volailles, et devient poulailler lorsqu'elle est proche des bâtiments d'exploitation. La fin de vie de cette voiture est tout à fait comparable à celle de la hutte suku du Zaïre, exemple également donné par Kopytoff. Cette hutte est d'abord habitée par un couple ou par une épouse et ses enfants, puis devient maison d'invité, ou maison de veuve, cabane d'adolescent, cuisine et finalement poulailler avant sa destruction par les termites. Ce rapprochement entre deux trajectoires d'objets différents, dans deux cultures différentes, mériterait un examen beaucoup plus approfondi, mais nous montre empiriquement les parallèles existant au sein de sociétés dissemblables entre des objets de dimensions comparables évoluant vers le même usage final.



L'objet dans la société est à la fois un réceptacle et un producteur de statuts différenciés que l'ethnologie peut isoler et analyser, en se débarrassant de l'exclusivité du concept d'objet-témoin ou d'objet-archive pour saisir les choses elles-mêmes dans leur existence propre, dans leur trajectoire individuelle et non suivant la trajectoire type d'un objet générique. Par ce travail d'investigation dans l'épaisseur sociale des objets – du plus commun, quotidien, au plus rare – le chercheur va au-delà du folkloriste collecteur de typique et recenseur de traditions plus ou moins surannées. L'ethnologue qui travaille sur les composantes matérielles de la société ne peut pas se contenter de déduire de la présence physique d'un objet en un point géographique et chronologique donné un corpus de matériaux heuristiques sur l'histoire et la société des habitants de ce lieu, cela étant précisément le travail de l'archéologue, mais il doit s'efforcer de tenir l'objet plus près en considérant l'ensemble des positions et des époques qu'il a traversées et l'ensemble des statuts qu'il a connus durant ce parcours : ce qui relève des sciences sociales, ce sont les croisements entre les séries de situations et les séries de statuts sociaux. Les valeurs accordées aux objets, y compris la valeur scientifique – historique, technique, symbolique – ne sont ni univoques, ni immuables. Elles sont constituées par les charges accumulées durant le parcours biographique desdits objets, et par la sédimentation des statuts sociaux qui se produit au cours de leur circulation parmi les hommes. Les objets n'ont ni valeur intrinsèque, ni destinée prévisible : ils sont des choses qui se chargent et se déchargent de sens lors de leur passage de main en main.

Le musée de société, qui est une des vitrines de l'ethnologie et dont cette discipline constitue un des piliers épistémologiques, se doit d'interroger les objets dans la société, et pas seulement en tant qu'ustensiles, ou en tant que produits, ou encore en tant qu'œuvres. L'objet n'est pas seule-



ment médiateur dans la diffusion de la connaissance par le musée – l'objet-témoin – il l'est également dans l'interaction sociale quotidienne. Un certain positivisme privilégie la perspective selon laquelle, par exemple, la datation d'un artefact apporte, quantitativement et qualitativement, plus de connaissance aux sciences humaines que les représentations sociales et la charge symbolique dont il est le support, depuis sa production matérielle jusqu'à sa découverte. Il s'agit de renouveler l'analyse et de dépasser l'objet-témoin pour envisager ce qui lui arrive avant et après cette situation qui n'est, somme toute, que transitoire.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: objet, biographie/*object's story* – archéologie/*archaeology* – céramique/*pottery* – techniques/*technologies* – patrimoine/*heritage* – musée/*museum*.

#### BIBLIOGRAPHIE

Appadurai, Arjun

1986 « Introduction : Commodities and the Politics of Value », in Arjun Appadurai, ed., *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge, Cambridge University Press : 3-63.

Baudrillard, Jean

1968 *Le Système des objets*. Paris, Gallimard.

Bazin, Jean

1997 « La chose donnée », *Critique* 53, 596-597 : 7-24.

2002 « N'importe quoi », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Le Musée cannibale*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel : 273-288.

Bazin, Jean & Alban Bensa

1994 « Des objets à "la chose" », *Genèses* 17 : 4-7.

Bessy, Christian & Francis Chateaufreynaud

1992 « Le savoir-prendre : enquête sur l'estimation des objets », *Techniques et Cultures* 20 : 105-134.

Bonnot, Thierry

2002 *La Vie des objets*. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme-Mission du patrimoine ethnologique (« Ethnologie de la France » 22).

Bromberger, Christian & Denis Chevallier, eds

1999 *Carrières d'objets, innovations et relances*. Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme-Mission du patrimoine ethnologique (« Ethnologie de la France » 13).

Cliquet, Dominique

1998 *Comblot (Orne), église Saint-Hilaire (61 113 001), document final de synthèse : historique de l'opération*. Caen, Direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie, Service régional de l'archéologie, multigr.

Coquet, Michèle

1999 « Des objets et leurs musées : en guise d'introduction », *Journal des Africanistes* 69 (1) : 9-27.

Dagognet, François

1989 *Éloge de l'objet*. Paris, Vrin.

Deforge, Yves

1990 *L'Œuvre et le produit*. Seyssel, Champ Vallon.

Gonseth, Marc-Olivier

1984 « Le miroir, le masque et l'écran », in Jacques Hainard & Roland Kaehr, eds, *Objets prétextes, objets manipulés*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie de Neuchâtel : 13-26.



Heidegger, Martin

1988 *Qu'est-ce qu'une chose ?* Paris, Gallimard (« Tel ») (1<sup>re</sup> éd. all. 1962).

Heinich, Nathalie

1993 « Les objets-personnes : fétiche, relique et œuvre d'art », *Sociologie de l'Art* 6 : 25-55.

Kopytoff, Igor

1986 « The Cultural Biography of Things : Commoditization as Process », in Arjun Appadurai, ed., *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge, Cambridge University Press : 64-94.

Latour, Bruno

1991 *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.

Mairot, Philippe

1997 « Musées et société », *Ethnologie française* 27 (3) : *Quelles ethnologies ? France Europe 1971-1997* : 344-355.

Moulin, Raymonde

1978 « La genèse de la rareté artistique », *Ethnologie française* 8 (2-3) : 241-255.

Poulet, Marcel

2000 *Poteries et potiers de Puisaye et du Val de Loire, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Merry-la-Vallée, chez l'Auteur.

Prieto, Luis J.

1992 « Le mythe de l'original », in Gérard Genette, ed., *Esthétique et poétique*. Paris, Éditions du Seuil (« Points ») : 131-156 (1<sup>re</sup> éd. 1988).

Sahlins, Marshall

1980 *Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*. Paris, Gallimard.

Segalen, Martine & Christian Bromberger

1996 « L'objet moderne : de la production sérielle à la diversité des usages », *Ethnologie française* 26 (1) : *Culture matérielle et modernité* : 5-16.

Thierry Bonnot, *Itinéraire biographique d'une bouteille de cidre*. — À partir de l'exemple d'une bouteille de cidre en céramique, cet article se propose de montrer que la biographie d'un objet offre à l'ethnologie et aux musées de société l'occasion de dépasser le statut univoque d'objet-témoin traditionnellement attribué aux éléments matériels collectés sur le terrain. En suivant le parcours de cette bouteille de son lieu de fabrication, en Saône-et-Loire, jusqu'à sa position actuelle dans une mairie de Basse-Normandie, en passant par sa commercialisation et sa découverte par des archéologues, nous rencontrons les statuts sociaux et symboliques successifs de cette chose singulière. Cette expérience incite à remettre en cause les catégories préconçues imposées au monde matériel par les sciences sociales et leurs musées, et à nous interroger sur le processus de mise en patrimoine des objets pour lesquels la position de témoin ou d'archive n'est qu'une étape dans une biographie complexe.

Thierry Bonnot, *A Cider Bottle's Biographical Itinerary*. — A ceramic cider bottle serves to show that an object's biography offers ethnology and society museums the opportunity to see material objects collected in the field other than in the unequivocal status traditionally assigned to them of being pieces of evidence. By following this bottle's itinerary from the place where it was made (in Saône-et-Loire Department, France) via its commercialization and discovery by archeologists to its current position in a town hall in Lower Normandy, light is shed on its successive, social and symbolic, statuses. This leads us to object to the preconceived categories foisted onto the material world by the social sciences and their museums. It raises questions about transforming objects into a heritage. An object's position as evidence to be stored in an archive is but a phase in its complex biography.